

Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin
Band: 48 (1991)
Heft: 5

Artikel: Cinq conquêtes en ballon : ou voyage au centre de cinq sports collectifs
Autor: Laget, Serge
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cinq conquêtes en ballon

ou

Voyage au centre de cinq sports collectifs

Serge Laget

Dans le numéro 11/1982 de MACOLIN, en introduction à la présentation du «Grand livre du sport féminin», de Françoise et Serge Laget (Editions FMT, SIGEFA – Lancié – F-69220 Belleville-sur-Saône), j'écrivais ce qui suit: «La femme a toujours été reléguée et opprimée, opprimée et exploitée. Non pas seulement – il s'en faut – lorsqu'il s'agit de sport», mais c'est aussi le cas et, même s'il est un domaine qu'on peut tenir pour secondaire dans l'échelle des valeurs, il est suffisamment symbolique pour qu'on puisse en tirer des conclusions concernant les autres secteurs de la vie. Ce que les Laget ont écrit, c'est un peu l'histoire de la libération de la femme «dans» et «par» le sport. «Discipline par discipline, leur chanson de geste défile d'autant plus vite qu'elle est rehaussée d'illustrations originales, touchantes, spectaculaires...» Serge Laget, à ma demande, a bien voulu écrire, pour les lecteurs de MACOLIN, un texte original sur l'«entrée de la femme dans les sports de ballon». Merci à lui! (Y.J.)

Ne vous y trompez pas, c'est Jules Verne qui aurait dû traiter ce sujet, tant il est rocambolesque, plein d'imprévus, de rebondissements et de paradoxes qui veulent que ce soit le *handball* et le *volleyball*, les deux disciplines les plus jeunes, qui connaissent aujourd'hui la réussite la plus impressionnante avec, en France, des effectifs tout simplement équivalents à ceux des hommes. Ce phénomène, Jules Verne l'aurait-il expliqué, comme le veut le bon sens, par le fait que concernant peu de pratiquantes, dépourvues de références historiques aliénantes, jouées sur des terrains réduits, dans un temps restreint et sans violence, ces deux disciplines correspondent bien à une dimension féminine profonde? C'est probable! Il n'aurait d'ailleurs pas manqué de souligner que la grande simplicité de ces spécialités n'était pas étrangère à une extension mondiale régulière, facilitée par une accession au programme olympique en 1964 pour le volleyball et en 1976 pour le handball.

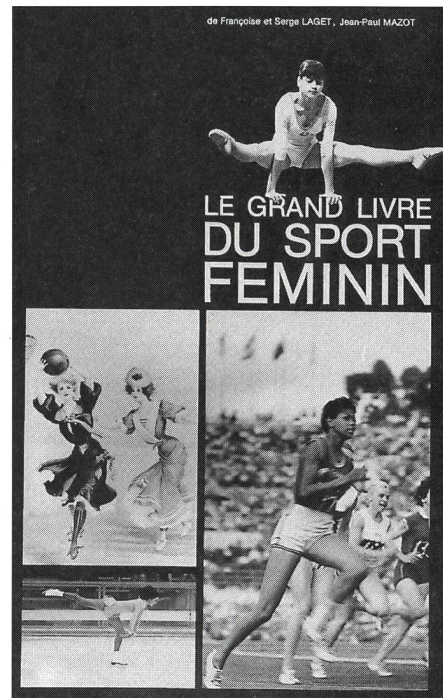
Avec le vent de l'histoire qui les pousse, ces deux ballons devraient d'ailleurs être les premiers avec lesquels jongleront les femmes du XXI^e siècle... Mais le visionnaire qu'était Jules Verne, prenant en compte les avatars, naufrages et résurrections subies par le *football* et le *rugby*, aurait,

j'en suis convaincu, annoncé que dans la foulée de l'exemplaire *basketball*, ces deux sports finiraient également par jouer un rôle majeur dans un siècle qui sera celui de la spiritualité, comme le claironnait Malraux, mais aussi celui du muscle féminin. D'un muscle cultivé collectivement et capable de libérer, de rendre heureuses et bien dans leur peau des millions de femmes. Curiosité: avec un peu de chance, Verne aurait pu assister au grand match de football disputé en Angleterre en 1895. Un événement que l'on peut considérer comme le chant de départ de notre épopée, les pratiques chinoises antérieures étant encore un peu floues. Cette rencontre pleine de promesses avait donc mis aux prises une équipe du Nord, en chemise rouge, et une formation sudiste, en bleu. La culotte bouffante était reine et dix mille spectateurs pas mécontents d'assister à une explication d'aussi belle tenue. Mine de rien, on s'éloignait des matches d'Inverck qui, dans le même pays, faisaient se rencontrer, comme chez nous lors des parties de soule masculines, mariés et célibataires. Pas encore écrasées par les tâches familiales et ménagères, les célibataires prenaient, dit-on, régulièrement le dessus. Le ballon ovale s'étend, y compris aux Etats-Unis, où l'artiste Granville-Smith légende «Football is

such good form, you know», une partie avec joueuses portant robes noires et blanches, souriantes, splendides, décidées, effleurant à peine le sol tant le jeu collectif les métamorphose.

Forme rétrécie de l'homme!

Ce n'est pas le cas de leurs homologues britanniques qui, dans la revue «Pick-me-up», font vraiment mégères, le ballon ne semblant plus être qu'une belle jupe qu'on se disputerait un jour de solde. A la mi-temps, très salonnardes, elles absorbent un thé tout en fumant une cigarette. Pendant ce temps, le préposé à l'entretien ne répare pas la pelouse, mais ramasse les touffes de cheveux perdues dans la mêlée. Nouveau monde et vieux continent. Ici, on a la liberté des pays sans héritage sportif, là non! Une certaine pesanteur est déjà perceptible. Certes, elle ne s'exerce que contre le ballon ovale, mais l'empreinte, la tradition masculine est dans les deux cas trop forte pour que l'embellie débouche à moyen terme sur un épanouissement total. On mesure mieux le chemin à parcourir en découvrant la même année, dans la célèbre «Revue blanche», sous la plume du redoutable Auguste



Strindberg, que «la femme n'est qu'une forme rétrécie de l'homme». On est donc en 1895, mais la démonstration se veut imparable: «A (l'homme) et B (la femme) partent d'un point C. A avec une vitesse de 100, B avec une vitesse de 60. Quand B rattrapera-t-il A? Réponse: jamais!» Et, de fait, avec des sports comme le football ou le rugby, où il est difficile de se départir de cette notion de lutte et de vitesse, la comparaison s'annonce difficile. D'autant que ces disciplines n'ont pris leur envol qu'avec un retard d'un demi-siècle.

Heureusement que, à la même époque, l'épouse du Prof. James Naismith s'évertue personnellement à propager, chez les femmes, l'invention de son époux: le basket ou balle au panier. Les règles, adaptées alors à la demande des enseignantes de la Buckingham Grade School traversent l'Atlantique pour conquérir l'Angleterre et toucher sérieusement la France lors de la Grande guerre, l'armée américaine jouant en l'occurrence un rôle essentiel...

Paris eut aussitôt son championnat, de même que l'Alsace. Avec des compétitions scolaires dès 1920 et une prise de dimension internationale entre 1921 et 1923, lors des Olympiades féminines de Monte-Carlo, la partie était gagnée pour ce sport, dont Madame Milliat, l'intenable présidente de la Fédération Féminine Sportive de France, créée en 1917, constatait avec une pointe d'amertume «qu'il se concilie les timorés parce qu'il se joue en tunique». C'était peut-être le cas lorsqu'il était pratiqué par les protégées de Georges Hébert à la Palestre de Deauville, mais ce n'était



Peinture murale de Deballon représentant le Basket-Club de Chenôve.

pas la façon de jouer des Canadiennes d'Edmonton. Lors d'une tournée, en 1924, elles dissipèrent les dernières réticences, notamment en développant un jeu plus rapide et plus ambitieux que les Françaises, pourtant reines du vieux continent après leurs succès de l'année précédente sur l'Italie (47 à 3) et sur l'Angleterre (19 à 1).

Le tout jeune basket, baptisé korfball en Belgique où les deux sexes pouvaient le pratiquer ensemble, a trouvé d'emblée son régime de croisière. Sport sans passé, sans mainmise masculine, on ne le discutait pas pour les femmes.

Ne plus être prises pour des poupées!

Ce ne fut pas le cas pour le football et le rugby, qui semblaient pourtant pouvoir répondre aux mêmes aspirations féminines: «se passer le ballon, shooter avec adresse, faire preuve de décision». Et ce, pour la bonne raison que, telle Herviane, l'héroïne de «Sportive», le roman du Dr Marthe Bertheaume, dans leur volonté de «ne plus vouloir être prises pour des poupées», ces sportives-là menaçaient d'aller trop loin...

La guerre, en leur donnant des responsabilités imprévues, en les impliquant dans les usines d'armement ou les travaux agricoles, leur avait ouvert des horizons, donné une volonté d'autonomie que le football et le rugby présentent l'avantage de pouvoir matérialiser sur un terrain masculin. Affirmer une spécificité révélée par le conflit, c'était peut-être la vocation initiale du football, dont la première démonstration, en 1917, fut suivie de débuts officiels en lever de rideau du match masculin France-Belgique du 28 avril 1918...

Ce sport, permettant d'affirmer fortement sa différence, de sortir de l'implacable spirale fiançailles – mariage – ménage – maternité – veuvage (il y avait alors des centaines de milliers de veuves, ne l'oublions pas), fit logiquement un malheur. Fémina-Sport décrocha le premier titre national en 1919 et les rencontres internationales avec la Grande-Bretagne suivirent. C'était la grande fièvre, la fuite en avant, la joie de la compétition en équipe, tellement plus forte que celle, «fadasse», procurée par les mouvements gymniques d'ensemble.

Le football est alors la nouvelle religion qui doit rendre meilleures les jeu-



Le tout jeune basket, baptisé korfball en Belgique.



Sortie de mêlée à la finale du Championnat de France de barette, en 1924.

nes femmes de la guerre et les débarasser des «souds de coquetterie qui entravaient la liberté d'allure de nos aïeules». C'est le temps des chapeaux cloches ou casques créés par Madeleine Panizon pour Paul Poiret. Finis les chapeaux «pièce montée» et les crinolines d'antan, nos sportives portent le ruban ou le béret, le maillot et le short. Ce short qui indignait si fort, alors que, comme le constate malicieusement la championne Thérèse Brulé, on admet volontiers «certains décolletés et des jupes écourtées».

Comment, Alexandra David-Neel arpente les confins de l'Himalaya, Adrienne Bolland survole les Andes, Dolly triomphe en littérature à l'eau de rose, Antinéa crève les écrans de cinéma et l'on empêcherait de petites footballeuses de s'amuser comme on prive Lily Laskine d'une place de harpiste à l'Opéra? Non parce qu'elle est trop jeune, mais parce qu'elle est femme?

La barette pour ouvrir la brèche

Ce que la guerre leur a donné ou fait entrevoir, les femmes ne veulent pas le perdre. Dès lors, c'est l'escalade. Et elles exhument le rugby! Pour mieux ouvrir la brèche, elles le baptisent barette, le pratiquent à douze, ne se plaquent pas, font voltiger la balle, respectent l'arbitre. Herbert, de l'Echo des Sports, est séduit; l'écrivain Philippe Soupault également. Le hic, c'est que tout le monde ou presque, à commencer par les écrivains Henri Barbusse et A T'Serstevens, est contre. Rigolade, disent-ils tous!

Et le fait que les clubs s'appellent Hirondelles, Fauvettes ou Huguettes ne change rien à l'affaire. Que les joueuses, qui sont employées, couturières, sténos, comptables ou blanchisseuses aspirent à vivre, elle aussi, «le temps des copines», comme Gina Tortosa, l'héroïne du feuilleton de René Lehmann paru dans Fantasio, n'intéresse quasiment personne. Ni les Américains qui ne veulent surtout pas que les Cavour Girls, des footballeuses made in USA, qui viennent d'infliger une humiliante défaite à l'équipe masculine de Lake Preston, récidivent; ni les puritains anglais qui, scandalisés par les 20 à 25 mille spectateurs qu'attirent leurs footballeuses professionnelles, ont obtenu que les terrains des clubs de la Football Association leur soient fermés. La difficulté a certes été tournée par le biais de matches au profit d'œuvres re-

ligieuses, mais le problème de l'arbitrage étant, lui, insoluble, la Fédération féminine est vouée à la marginalité.

Bref, entre les querelles interfédérales, la pénurie de grands terrains, les difficultés d'entraînement pour s'améliorer, les problèmes d'effectifs – les douze ou onze joueuses requises n'étaient souvent que sept – football et rugby ont du mal à trouver l'assise qui leur permettrait de ne pas être de simples toquades. Cette expression est surtout valable pour la barette qui en 1922, malgré de beaux essais à Paris, Bordeaux, Nice et Béziers, n'accrochera pas. Ce qui n'était pas le cas du football, qui avait, par exemple, un vrai championnat de douze équipes à Paris, les équipes «réserves» ayant, elles, aussi leur épreuve.

Le long sommeil

Incapables de rejoindre le programme des Jeux mondiaux comme l'avaient fait le basket et même le water-polo ou le hazena, football et rugby, rejetés par les fédérations masculines au moment de l'extinction du mouvement féminin, vers les années 1936, entreront alors dans un long sommeil. Coïncidence: au même instant, quoique balbutiants, handball et volleyball entament, eux, leur marche conquérante.

Mince consolation durant cette descente aux enfers, que seul le talent d'un Jules Verne eût pu atténuer, la présence reconfortante de quelques femmes au sein du corps arbitral de football. Non sans mal d'ailleurs, la Viennoise Edith Klinger en 1937, la Suédoise Elia Lindquist, les Allemandes Blum et Elfriede



Merz dans les années 1950, puis l'Anglaise Beryl Pugh et la Franc-Comtoise Denomme, tiendront ainsi le créneau jusqu'en 1968. Une année faste puisqu'à Reims, à l'instigation du journaliste Pierre Geoffroy, la flamme magique brille à nouveau.

Cette fois, il ne s'agit plus d'une simple réaction. Les femmes votent, travaillent en grand nombre. Par ailleurs, la civilisation des loisirs est tout de même plus propice à ce genre d'expériences que le climat fébrile des années 1920. Le besoin est donc profond et d'abord cristallisé autour de bonnes œuvres. En matière de ballon rond, le besoin est même si impérieux que la Fédération Française de Football l'admet et le reconnaît en 1970; année où le rugby, qui avait fait quelques apparitions entre 1965 et 1968 lors de campagnes de lutte contre la faim, voit les statuts de l'Association Française de Rugby féminin être acceptés par les instances officielles.

Dans les deux cas, des championnats nationaux couvrant l'hexagone voient immédiatement le jour. Les contacts internationaux se multiplient eux aussi, surtout en football où, dès 1971, se dispute au Mexique un premier «Mondial». A présent, les footballeuses françaises sont un peu plus de 20 000 à participer à un championnat parfaitement structuré. Aux meilleures, il peut ouvrir les portes d'une sélection pour le Championnat d'Europe des Nations...

Certes, les footballeuses «perdent toujours un peu de temps à justifier leur féminité», mais les années 70, où une Régine Mismacq devait s'appeler Bruno pour pouvoir jouer avec les pupilles de son village, et où Theresa Bennett était, à 12 ans, obligée d'intenter un procès à la Fédération anglaise pour se voir reconnaître le droit de jouer, elle aussi dans une équipe masculine, s'estompent. A



plus forte raison les années 1920, où une pionnière comme Marie-Louise Chatelut, habillée en sportive pour aller au stade, devait répondre par des gifles aux agressions verbales dont elle était victime dans le métro. C'était une période difficile où les gazettes faisaient de la réclame pour un ballon nommé «pillule».

Tout a changé maintenant et cette «épidémie de bonne santé» n'épargne pas les Chinoises, qui viennent de ravir aux Japonaises le 6e Championnat d'Asie de football. De leur côté, les rugbywomen viennent de savourer leur première Coupe du Monde. Elles sont parties en retard, sans doute, mais, pour elles aussi, tout s'accélère: en 1982, elles en décousaient avec les Hollandaises pour le premier match international. Puis, dès 1988, malgré Italiennes, Anglaises et Bataves, les Françai-

ses s'approprièrent la première Coupe d'Europe de rugby féminin. Demain, c'est donc le monde entier qui va leur sourire grâce aux ambassadrices de charme que sont devenues Américaines (les lauréates du 1er mondial), Suédoises, Russes ou Japonaises.

Non plus à 12 mais à 15, les Françaises, désormais dans le grand giron fédéral, ne sont encore qu'un bon millier, mais quand on sait les difficultés qu'elles ont dû vaincre pour en arriver là, on ne peut qu'être convaincu que leur ballon ovale va voler haut entre les poteaux de l'an 2000!

L'espace sidéral appartient aux sports féminins. D'ailleurs, ne trouve-t-on pas, dans l'œuvre de Jules Verne, des Martiennes à quatre mains, à deux têtes et à six pieds jonglant avec les cinq ballons tout en étant heureuses comme quinze?... ■



Les capitaines ouvrent les hostilités.

A la mi-temps.